

dans un nouveau livre les mécanismes et les rouages de l'appareil qui contrôle le pouvoir aux Etats-Unis, ainsi que les liens et les influences réciproques entre les appareils d'Etat, les idéologues et les hauts responsables américains et israéliens actuels, engagés dans une relation réciproque de « *maîtres-disciples* », comme le dit très justement Ilan Halévy dans l'ouvrage cité plus haut. Citations et révélations à l'appui, Laurent démonte les rouages idéologiques économiques, financiers et humains du « *monde secret* » qui entoure l'actuel président américain. Rien de tout ce qui est dévoilé ne peut laisser indifférent, et il faut lire ce livre d'un bout à l'autre pour comprendre les raisons pour lesquelles l'Amérique s'aliène le monde, et d'aventure en aventure, le plonge dans les catastrophes et le chaos.

Eric Laurent cite à cet égard le constat des mutations américaines fait par Norman Mailer dans un texte intitulé *Pourquoi sommes-nous en guerre ?* « *Dans les années 30, dit l'écrivain américain, il suffisait de gagner sa vie pour être respecté. Dans les années 90 il fallait montrer ses dons pour la rapacité sans limites. Peut-être tout projet impérial repose-t-il sur une classe supérieure scandaleusement riche qui, parce qu'elle sent sa prospérité sans cesse envinée et menacée, est peu encline à chérir la démocratie de tout son cœur. Si l'on accepte ce présupposé, on peut avancer que l'effarante richesse accumulée pendant cette décennie a créé le besoin irréprensible, au plus haut niveau, de passer de la démocratie à l'empire. Celui-ci garantissant ces énormes profits si rapidement amassés.* »

Enfin un début d'approche profane de l'impe-rium ! Mais on peut sans doute aller plus loin. Ne pourrait-on penser, en effet, que les représentations essentialistes et culturalistes du monde, fondées sur la supériorité culturelle américaine ruminée à satiété au sein de l'establishment au pouvoir à Washington, par le principal théoricien de ce courant, Bernard Lewis et par ses émules, ont eu une grande influence sur l'évolution du pouvoir américain évoquée par Norman Mailer ?

—RUDOLF EL-KAREH

DANIEL BENSAÏD. *LE NOUVEL INTERNATIONALISME. CONTRE LES GUERRES IMPÉRIALES ET LA PRIVATISATION DU MONDE.* PARIS, TEXTUEL, COLL. « LA DISCORDE », 2003.

Comprendre le nouvel internationalisme, c'est d'abord comprendre ce contre quoi il se lève. Le premier intérêt majeur du livre de Daniel Bensaïd est de rappeler que, loin d'être une dérive exceptionnelle, l'impérialisme est une conséquence inévitable du capitalisme. Comme l'est la tendance à la globalisation. Certes, comme il le montre, les formes évoluent, et surtout, on ne peut jamais les saisir comme la simple conséquence d'une mécanique économique aveugle. Les défaites ouvrières et des luttes de libération nationale ont été la condition de la nouvelle poussée capitaliste, qui les accélère à son tour. A ceux qui douteraient des déterminants profonds de la politique des Etats-Unis, Daniel Bensaïd rappelle que « *la mondialisation marchande va de pair avec la mondialisation armée* ». De plus, la réorganisation du monde sous la férule impériale développe en retour le délitement social, les repliements communautaires, les « *paniques identitaires* ».

C'est ce genre de régressions qui permet de comprendre comment les mêmes intellectuels français qui bataillent contre « *le communautarisme* » qui gangrènerait la République, utilisent sans vergogne la dénomination d'« *Etat juif* » pour parler d'Israël. Avec d'autres, en tant que « *juifs non-Juifs, de juifs-contre, de juifs-récalcitrants* », Bensaïd ne décolère pas contre la tentative d'annexer tous les juifs en défense de la politique de Sharon. L'occasion pour lui de reprendre le débat sur « *la question juive* ». De montrer que les espoirs de disparition rapide de cette « *question* » par l'assimilation européenne ont été vains. Mais de soutenir qu'une politique plus équilibrée aurait pu réussir, telle celle proposée par Trotski à la fin de sa vie, avec la reconnaissance de droits nationaux pour les juifs, même sans territoire délimité. C'est l'Histoire, dramatique, qui en a décidé autrement, et non une « *essence* » propre au « *peuple juif* ». « *Le judéocide nazi,*

L'antisémitisme bureaucratique stalinien, le projet sioniste d'un "Etat juif" sont les trois événements qui, à l'encontre des espérances historiques du début du XX^e siècle, ont déterminé le maintien d'une "question juive" irrésolue. Le choix sioniste « a pour contrepartie la formation d'une nouvelle "nation sans territoire". Un tel paradoxe porte nécessairement en lui les germes d'une nouvelle tragédie ». Dont on ne peut sortir qu'en réparant d'abord les « torts faits aux Palestiniens », avec « la destruction des structures discriminatoires de l'Etat d'Israël », avant d'imaginer les solutions institutionnelles qui permettront la coexistence des deux peuples.

Le monde est sombre, le livre de Bensaïd le montre à l'envi. Mais un puissant espoir existe avec ce « *nouvel internationalisme* » qui donne son titre à l'ouvrage. Multiforme, bouillonnant, créatif, cet internationalisme a progressé de manière spectaculaire en très peu d'années. Daniel Bensaïd montre excellemment comment il a pu sans faiblir intégrer à son combat contre la privatisation du monde la question palestinienne et la lutte contre les guerres impériales. Preuve supplémentaire de sa profondeur sociale et politique. Mais, autre intérêt du livre, l'auteur ne se contente pas de chanter les louanges du mouvement. Il désigne quels sont les points actuels et futurs à éclaircir pour avancer encore. En son sein coexistent « *des courants soucieux de corriger les excès de la dérégulation marchande* » ; « *des tentations nationalistes* » et des partisans de « *l'Europe puissance impériale* » ; enfin « *un pôle qui attaque à la racine les rapports sociaux de production* » et dont l'auteur se réclame. Tout en soulignant l'absolue nécessité de sauvegarder la diversité qui fait sa richesse, Daniel Bensaïd défend de manière très convaincante que l'avenir de ce mouvement spectaculaire dépend profondément de la clarification de ses buts ultimes.

—SAMY JOHSUA

KENIDZÉ MOURAD. *LE PARFUM DE NOTRE TERRE. VOIX DE LA PALESTINE ET D'ISRAËL*. PARIS, ROBERT LAFFONT, 2003, 362 p.

Kenidzé Mourad, palestinienne par sa mère et par son cœur, princesse lointaine grâce à son père, française (une des nôtres) par choix de civilisation, a recueilli en Palestine et en Israël ces « témoignages de vie ». Elle se plaît à les dire étrangers à la politique. Nul ne l'en croit, sauf à se représenter « la politique » sous la forme des partis de la Knesset, ou des factions qui se partagent les fils de l'OLP. En fait, elle nous initie à sa manière au politique. Elle lui redonne sens. Elle en rend l'approche accessible, à sa façon. Et c'est sans doute cette « façon » que l'on aime d'abord chez elle. Une manière d'écrire romanesque qui submerge ses compétences de journaliste. *Le Parfum de notre terre* est bien du même auteur que *De la part de la princesse morte*, son premier roman (1987). Ce livre n'a rien d'un classique recueil d'entretiens. On entend l'enquêteuse discuter avec un chauffeur, on sait comment elle a obtenu tel rendez-vous difficile – vous êtes envoyée par des amis ; au cours de l'entretien on la voit, littéralement, relancer la parole quand le silence menace de s'instaurer, ou si la haine prend le dessus à l'excès. Cette haine qu'elle peut comprendre mais qu'elle ne supporte pas.

Sa façon de s'impliquer l'institue en narratrice autant ou davantage qu'en journaliste. A maintes reprises on la sent au bord des larmes. Surtout, ceux qu'elle interroge (une centaine, je n'ai pas compté) deviennent sous sa plume autant de personnages. Elle nous les donne à voir dans leur maison, souvent en cours de reconstruction après le passage des bulldozers israéliens, dans leur décor : confortables fauteuils en Israël, matelas posés à terre, petite mosquée au cloître menu, voire un mur derrière lequel on s'abrite des balles à l'entrée de Jinîn. A son aise partout, elle excelle à évoquer en quelques mots la bonne bouille ou le visage d'un enfant émacié par la faim, les longs cheveux d'une adolescente, la lumière des yeux. A chaque chapitre, de nouveaux êtres surgissent. Tous s'enroulent peu à peu dans ce roman de la douleur. Tous